L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XIV. PHILADELPHIE, 24 FEVRIER, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

BIOGRAPHIE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

ANDRÉ MICHAUX,

PAR MR. DELEUZE.

[Continuation.]

L'automne suivant, Michaux forma le projet de visiter la Floride espagnole ; ayant obtenu des passeports de Don Lespedez qui en était gouverneur, il se rendit à Saint-Augustin, où il arriva en Février 1788, avec son fils et un nègre qui lui était fort attaché. Le gouverneur à qui il s'était annoncé comme un botaniste qui voyageait pour s'instruire, ne lui permit, qu'après un long examen, de pénétrer dans les terres ; mais peu de jours après ayant appris que sur l'adresse des lettres envoyées de Charleston, Michaux était qualifié botaniste du roi, il le traita avec beaucoup d'égards, et lui offrit une escorte pour l'accompagner. On juge bien que cette offre ne changea rien au plan de notre voyageur. Il resta à Saint-Augustin jusqu'au 12 Mars pour voir les environs, et prendre des informations sur l'intérieur du pays qui est aujourd'hui absolument inhabité, et ayant loué un guide minorquin, il se rendit à l'embouchure de la Tomakow : il y acheta un des canots dont on se sert dans le pays pour naviguer sur les rivières. Ces canots faits d'un seul tronc de cyprés chauve *(cupressus disticha)* creusé dans sa longeur, sont longs de 22 pieds, mais leur largeur est à peine de 3 pieds, et leur profondeur de deux et demi ; on ne peut s'y placer à côté, mais seulement l'un devant l'autre. Michaux, son fils, son nègre et leurs guide étaient tous quatre assis dans cette longue nacelle, et il restait au milieu beaucoup d'espace pour loger les plantes. On ramait tour-à-tour, et on remonta ainsi la rivière en s'enfonçant dans les lagunes. Michaux fixait ses yeux sur les bords : voyait-il un site intéressant, il attachait le canot, descendait à terre, et herborisait à d'assez grandes distances.

Il était sous un climat tout différent de ceux qu'il avait parcourus les années précédentes ; ici les orangers croissaient presque sans aucun soin, et la canne à sucre avait même été cultivée quelques années auparavant. Mais le voyage ne fut pas moins pénible ; souvent dans les lagunes il n'y a pas assez d'eau pour que le canot puissent être à flot : il faut alors le rouler sur des troncs d'arbres, et transporter le bagage dont on l'avait chargé. Il ne vivait

que de poisson et des oranges qu'il trouvait dans les bois : ces oranges ne sont pas douces, mais il n'en fut jamais incommodé. Il entra ensuite dans la rivière Saint-Jean, et parvint, après cinq jours, dans le lac Saint-Georges, où se jette une autre petite rivière qu'il remonta encore, non sans rouler souvent le canot. Cette rivière très profonde et très poissonneuse présente un phénomène singulier ; ses eaux sont d'un goût détestable, d'une couleur de soufre, et cependant d'une telle limpidité, qu'on voit dans le fonds les plus petites branches des arbres qui y ont été renversés. Elle prend naissance dans un étang où l'on aperçoit plusieurs jets-d'eau de 15 à 18 pouces. Il trouva sur ses bords un anis étoilé à fleur jaune, aussi parfumé que celui de la Chine, et qui peut servir aux mêmes usages. Ce voyage dura cinq semaines ; il dit dans ses notes qu'il l'avait trouvé très agréable et très commode, parce que n'ayant point de chevaux, il ne craignait pas que ses collections fussent égarées. Ce trait prouve qu'il ne comptait pour rien la fatigue. En prenant congé du gouverneur, il lui remit une caisse de graines pour le jardin de Madrid : il voulut aller à Savannah par les lagunes, malgré le danger d'être attaqué par les sauvages Créeks qui étaient alors en guerre avec les Anglo-Américains ; de Savannah il se rendit par mer à Charleston. Les anis étoilés se trouvèrent en bon état, et cette nouvelle espèce, préférable à celle qu'on trouve près de Pensacola, fut bientôt répandue dans les environs. Michaux croit que cultivé en grand dans la Caroline méridionale, il ne reviendra pas en France à plus de 18 s. la livre.

Rentré dans son jardin il l'enrichit de nouvelles plantations, et fit en France des envois considérables. Il s'était assuré des correspondances dans tous les lieux où il avait passé : il envoyait aux habitans des graines et des légumes d'Europe en échange des plantes du pays, qu'il avait eu soin d'indiquer pour qu'on les arrachât dans la saison convenable. Il voyageait ordinairement depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'Octobre : et pendant son absence, deux jardiniers et un nègre qu'il avait instruits, cultivaient son jardin, et recueillaient soigneusement les graines. En hiver, il faisait des courses moins éloignées pour aller chercher quelques jeunes arbres dans les endroits où il les avait remarqués pendant la belle saison.

Quoique la température des îles Bahama et des îles Lucayes diffère trop de celle d'Europe, pour qu'on puisse en naturaliser les productions chez nous, le désir de donner une flore complète de l'Amérique septentrionale, depuis le tropique jusqu'à la baie d'Hudson, engagea Michaux à les visiter. Il arriva à New-Providence, le 26 Février 1789, et fut très bien reçu du gouverneur de la colonie à qui il donna des graines pour M. Banks. Il recueillit dans ces îles 860 pieds d'arbres ou arbustes, et il engagea le gouverneur à y introduire la culture de la vigne et celle du dattier qui, vu la nature du sol, devaient y réussir. Il lui promit de lui faire passer de jeunes plants de dattier, et l'on juge bien qu'il tint parole. Il en envoya aussi à Saint-Augustin, où se trouvait depuis long-tems un dattier femelle de 40 pieds, mais qui étant seul ne pouvait donner de fruit.

De retour à Charleston le premier Mai 1789, Michaux y apprit les événemens qui agitaient la France ; il éprouva beaucoup de difficultés à toucher des fonds pour ses dépenses, et craignant d'être bientôt rappelé, il se hâta d'aller visiter les plus hau-

tes montagnes de la Caroline. Il partit le 30 Mai, et se rendit à Morganton, village situé à cent lieues de la côte ; il y prit un guide, et s'enfonça dans les forêts. Il était à plusieurs journées de distance de toute habitation, lorsque ce guide ayant voulu se jeter sur un ours qu'il avait abattu, en fut blessé et faillit périr. Michaux observe à ce sujet que dans ces solitudes il est essentiel d'avoir deux guides ; mille accidens peuvent en faire périr un, et il serait impossible à un Européen de retrouver son chemin. On ne peut suivre le lit des torrens interrompus par des cascades, bordés de précipices, de rochers minés par les eaux, et qui s'écroulant sous les pas, peuvent vous entrainer dans leur chute : s'élève-t-on sur une montagne, on n'aperçoit, aussi loin que la vue peut s'étendre, que les cimes de montagnes semblables, et dans les intervalles de vastes terrains couverts de *rhododendrum* de *kalmia*, *d'azalea* au-dessus desquels quelques grands arbres s'élèvent de distance en distance. Ces bois sont souvent impénétrables ; les sauvages seuls savent y découvrir des sentiers, et un Européen ne peut concevoir comment ils se dirigent dans ces immenses déserts.

Ce voyage que Michaux fit avec son fils dura moins qu'il ne l'avait projetté, parce que les sauvages s'étant brouillés avec les habitans de la Virginie, un Européen courait risque d'être massacré : il retourna donc à New-York, delà à Philadelphie, et de-là à Charleston, où il arriva cinq mois et demi après son départ.

La guerre ayant été déclarée entre la France et l'Angleterre, ses correspondances avec l'Europe furent interrompues pendant deux ans. Il employa ce temps à augmenter ses pépinières, à naturaliser dans son jardin plusieurs arbres d'Asie dont il s'etait procuré des graines par les capitaines de vaisseaux américains qui font le voyage de la Chine, enfin à répandre parmi les habitans la culture des plantes utiles ; ayant trouvé dans ses voyages beaucoup de ginsenk, (*panax quinquefolium*. L.) il leur enseigna comment et à quelle époque il fallait récolter cette plante precieuse, pour qu'elle eût les qualités qui la font rechercher à la Chine. Enfin il communiqua ses observations à la société d'agriculture de Charleston, et cette société l'admit au nombre de ses membres.

Cependant ses moyens s'épuisaient, et il craignait d'être forcé à quitter l'Amérique : il etait depuis long-temps occupé d'un projet infiniment utile pour les sciences : c'était de determiner quel est le lieu natal de tous les arbres de l'Amérique septentrionale, à quelle latitude ils commencent de croitre, à quelle latitude ils deviennent rares, chétifs, et disparaissent entièrement, enfin à quelle hauteur ils se trouvent sur les montagnes, et dans quel sol ils prospèrent le mieux. Il regardait comme la patrie d'un arbre, la contrée où il est le plus multiplié, et où il acquiert le plus de hauteur et de grosseur ; ainsi il jugeat que le tulipier est originaire du Kentucky, parce qu'il y forme de vastes forêts, et y a communément 7 à 8 pieds de diamètre, et 120 pieds d'élévation, dans les terrains frais et argilleux qui cependant ne sont pas inondés. En remontant et en descendant, et dans des terrains de nature différente, ces arbres deviennent plus rares et plus petits.

C'était dans la vue de tracer ainsi la topographie botanique de l'Amérique septentrionale, que Michaux avait visité les Florides ; mais en partant du tropique, il fallait aller jusqu'à la baie d'Hudson. Il fit usage de ses dernières ressources pour exécuter ce projet : il s'adres-

sa à des négocians qui avaient une entière confiance en lui, et reçut d'eux tout l'argent dont il avait besoin, en leur remettant des lettres-de-change sur ceux qui étaient à Paris dépositaires de ses biens patrimoniaux. Ce voyage était le plus long, le plus pénible qu'il eût encore entrepis, mais il devait être le plus utile. Après avoir tout disposé à Charleston pour que ses plantations fussent soignées pendant son absence, il en partit le 18 Avril 1792 : il passa par New-York, où il donna également des ordres pour la culture de son jardin, et se rendit par terre à Québec, où il arriva le 10 Juin.

A Québec il prit des informations sur les environs de la baie d'Hudson ; il se munit de provisions et d'objets d'échange, et remontant le fleuve Saint-Laurent, il se rendit à Tadoussac, misérable village situé à l'embouchure de la rivière Saguency, à 50 lieues de Québec ; c'est un entrepôt où les sauvages viennent faire le commerce des pelleteries ; là il acheta deux canots d'écorce.

Les sauvages font ces canots avec l'écorce du bouleau, nommé par Ayton *Betula papyrifera :* pour cela ils choisissent au printemps les bouleaux les plus gros et les plus unis ; ils font sur le tronc deux incisions circulaires à quatre ou cinq pieds de distance, et une incision longitudinale de chaque côté. L'écorce se détache assez facilement lorsque l'arbre est en sève. On fait les courbes avec des lattes fort minces du cèdre blanc (*cupressus thuyoïdes ;*) on réunit les plaques d'écorce en les cousant, au moyen d'une aleine, avec les racines fibreuses de la sapinette blanche (*abies alba*) qu'on a fait bouillir pour la dépouiller, et on recouvre les jointures avec de la résine tirée du beaumier de Gilead *(abies balsamea.)* Ces canots pèsent environ 50 livres ; ils portent quatre hommes et leur bagage et durent fort long-temps. Lorsque les sauvages vont faire des chasses lointaines, leurs femmes les accompagnent, et ce sont elles qui portent le canot dans les intervalles d'un torrent à l'autre.

Michaux prit avec lui trois sauvages et un métis, et il s'embarqua sur la Chicoutoumé, pour la remonter jusqu'au lac Saint-Jean.

Cette rivière est très-rapide, tantôt large, tantôt resserrée ; d'énormes rochers embarrassent son cours : le pays étant extrêmement montueux, elle se précipite souvent par cascades. Alors on est obligé de porter le canot et de remonter à pied, en faisant un détour quelquefois de plusieurs centaines de toises.

Après six jours de navigation Michaux entra dans le lac Saint-Jean ; il herborisa sur ses bords, et ramassa beaucoup de plantes : là se trouve, pour le commerce des fourrures, le dernier poste situé dans les contrées boréales. Il remonta ensuite la rivière dite de Mistassin ; quoiqu'elle ne sorte pas du lac de ce nom, il y vit une cascade dont tout ce qu'il avait ouï-dire n'avait pu lui donner l'idée. La rivière divisée en plusieurs branches, occupe une largeur de 200 toises ; elle se précipite d'une montagne d'environ 250 toises de hauteur, coupée en amphithéâtre ; sur les degrés de cet amphithéâtre croissent des arbres qu'on aperçoit au travers de la nappe d'eau, courbée en voûte au-dessus de leur cime. En tombant avec un fracas épouvantable, elle se brise, et les vapeurs s'élevant comme un nuage, baignent au loin les environs : les flots repoussés dans leur chute par les bords opposés, forment des ondulations qui, entre deux courans bouillonans et couverts d'écume, laissent des espaces où l'eau est tranquille ; les sauvages font glisser le canot dans ces sinuosités. Michaux ne

pouvait concevoir leur adresse : pour nous, c'est son audace qui est inconcevable ; on frémit en le voyant pénétrer entre les deux bras de la cascade pour cueillir quelques plantes sur les rocs inondés, et s'arrêter à contempler cette scène imposante. En remontant la rivière, il trouva une cabane où il fut bien reçu et regalé avec de la viande de castor bouillie et des confitures de vaccinium. C'est dans ces pays reculés que les castors vivent en société : leurs habitations, d'une architecture ingénieuse et solide, rendent la navigation difficile ; il faut souvent décharger le canot pour le soulever au-dessus des digues qu'ils ont construites. Comme les naturels du pays leur font la guerre, on n'en trouve plus que dans les contrées les plus au nord et les plus désertes.

Après avoir traversé beaucoup de montagnes dont les intervalles sont remplis d'eaux stagnantes, Michaux entra le 3 août dans une petite rivière qui conduisait au lac Mistassin. Il faisait alors un froid excessif ; il tombait de la neige, cependant il continua sa route, et arriva le 4 Septembre dans le lac Mistassin : après en avoir reconnu les bords, il descendit une rivière qui communique à la baie d'Hudson ; il la suivit pendant deux jours, et il n'était plus qu'à une petite distance de cette baie, lorsque les sauvages croyant dangereux de s'avancer plus au nord dans cette saison, voulurent absolument revenir ; ils assurèrent que si les neiges continuaient, le retour deviendrait impossible.

Michaux avait reconnu la position des lieux, et déterminé quels étaient les points les plus élevés, et quelle était la communication entre les divers lacs et la baie d'Hudson. Il avait exactement marqué à quelle latitude finissent de croître les arbres du nord : il ne trouvait plus dans ces solitudes qu'une végétation chétive ; c'étaient des sapins noirs qui fructifiaient à quatre pieds de terre, des pins rabougris, des bouleaux et des sorbiers nains, un genevrier rampant, le groseiller noir, la linnæa borealis, le ledum et quelques espèces de vaccinium, mais plus aucun des beaux arbres qui croissent aux environs de Québec.

Le retour fut très-pénible : les torrens étaient gonflés ; les sauvages les descendaient avec une vélocité inconcevable, en faisant passer le canot entre les rochers ; mais les terrains marécageux au travers desquels il fallait porter le canot, étaient un obstacle qu'on ne pouvait surmonter qu'à force de courage. Dans ces marais tout couverts de *sphagnum palustre*, où croissent des ledum, des vaccinium, on enfonce jusqu'au genou, et l'on est continuellement mouillé. En revenant, il rencontra deux compagnies de sauvages, et ce fut pour lui un grand plaisir d'aller à la chasse avec eux.

Enfin Michaux arriva à Tadoussac le 1er Octobre ; là il prit congé de ses campagnons de voyage, qui lui avaient rendu tous les services qu'il pouvait attendre d'eux, avec beaucoup de zèle et la plus scrupuleuse fidélité.

Nous lui avons souvent entendu dire que lorsque les sauvages du Canada ne sont point en guerre avec les colons américains, on est sûr de trouver chez eux un accueil favorable. On les évite cependant, parce qu'on est exposé à être dépouillé de ses provisions. Quand on les rencontre, s'ils ont tué du gibier, s'ils sont à faire leur repas, on peut sans rien dire s'asseoir et partager avec eux ce qu'ils ont ; mais si eux-mêmes ont faim, ils prennent ce que vous avez, jusqu'à ce que leur faim soit appaisée, vous laissant ce qu'ils ne mangent pas. Comme ils passent sou-

vent plusieurs jours sans nourriture, leurs repas sont pluslongs et bien plus considérable que ceux des Européens. Au reste, les sauvages du Canada et ceux duhaut Mississipi ont un attachement particulier pour les Français, et les reconnaissent au premier coup-d'œil.

De Tadoussac, Michaux retourna à Philadelphie, où il arriva le 8 Décembre : il était parti de Charleston depuis huit mois ; et il avait employé trois mois et dix-huit jours à aller de Québec jusqu'au-dessus du lac Mistassin, sous le 52e. degré de latitude, à 160 lieues de toute habitation.

Peu de temps après son retour, il présenta à la société philosophique de Philadelphie un plan de voyage dont le but était de reconnaître les vastes contrées situées à l'ouest du Mississipi, et de déterminer exactement la position des montagnes qui traversent le nouveau Mexique. Il fit sentir les avantages que les Etats-Unis pourraient retirer de ce voyage, et son plan fut très bien accueilli par M. Jefferson. Il allait être exécuté ; une souscription de 5000 piastres (26,000 liv.) était déja remplie, et tous les arrangemens étaient pris, lorsqu'arriva à Philadelphie le citoyen Genest, ministre de la République française, qui reclama les services de Michaux, et le chargea d'une négociation auprès d'un général américain, habitant du Kentucky. Il y fut envoyé avec le titre d'agent civil et politique. Comme on avait la guerre avec l'Espagne, on voulait s'emparer de la Louisianne, et on envoyait Michaux au général qui devait commander les troupes pour concerter avec lui les moyens d'exécution ; on le chargeait aussi d'aller sur les bords du Mississipi pour traiter avec les sauvages, et les engager dans les intérêts de la France.

Cette commission politique ne convenait point aux goûts paisibles de Michaux, mais il ne pouvait refuser à sa patrie les services qu'elle exigeait de lui : il partit le 15 Juillet 1793 ; il passa les monts Alléganis, et il descendit l'Ohio jusqu'à Louisville. Trois mois après des affaires relatives à sa mission l'obligèrent à retourner à Philadelphie. Pour s'y rendre par la voie la plus courte, il fallait entrer en Virginie, d'où l'on est séparé par de vastes bois habités uniquement par quelques sauvages qui attaquent les voyageurs. Il traversa ces déserts avec une caravane de douze personnes : après cinq jours d'une marche forcée, la troupe se sépara à Holston, et Michaux accompagné de ses guides, se rendit à Philadelphie en vingt-quatre jours, malgré la rigueur de la saison et la difficulté des chemins ; il y arriva le 12 Décembre 1795, après avoir fait 800 lieues.

Il trouva que Genest avait été remplacé par Fauchet, et qu'il n'était plus question de l'invasion de la Louisiane : il se décida alors à retourner à Charleston ; pour être rendu dans son jardin au commencement du printemps, et ne pas manquer la saison des semis, il partit le 9 Février 1794, et fit la route par terre en trente-six jours, recueillant toujours ce qu'il trouvait de remarquable.

Le 14 Juillet suivant, il partit de nouveau pour visiter l'intérieur de la Caroline septentrionale et les plus hautes montagnes des Alléganis ; revenu le 2 Octobre, il s'occupa à recueillir les plantes d'automne, à cultiver son jardin, et à mettre en ordre les collections qu'il devait envoyer en France.

Le séjour qu'il avait fait au Kentucky avait été trop court pour qu'il eût pu en recueillir les richesses ; il regrettait aussi de n'avoir pu

suivre les bords du Mississipi, et aller dans le pays des Illinois.— Une distance de 400 lieues n'était rien pour lui : en engageant encore sa fortune, il sut trouver des ressources, et ce voyage, qui dura près d'un an, lui procura un grand nombre de plantes précieuses. Nous ne nous arrêterons point à décrire les obstacles qu'il eut à surmonter ; les aventures qu'il eut chez les sauvages, nous en avons assez dit pour faire connaître son intrépidité et son zèle pour la science; nous remarquerons seulement que connaissant bien la géographie du pays, il allait de temps en temps dans les établissemens européens situés sur les bords des fleuves, et y laissait des caisses qui devaient être envoyées chez lui ; et dont le port serait payé à un prix considérable si on les recevait à l'époque convenue.

(La conclusion dans notre prochain.)

MANIFESTE ESPAGNOL.

[Comme presque tous les papiers-nouvelles ont publié le manifeste de la Junta de Séville à l'occasion de la paix entre la France et l'Autriche, nous pensons que nos lecteurs seront bien aise d'en trouver une traduction fidelle dans ce numéro.

SÉVILLE, 29 NOVEMBRE, 1809.

Il a plu à Sa Majesté de publier le Manifeste suivant à l'occasion de la Paix conclue entre l'Autriche et la France.

ESPAGNOLS—Nos ennemis assurent d'une manière positive qu'ils ont fait la paix avec l'Allemagne; et les circonstances qui accompagnent cette nouvelle lui donnent une si grande apparence de vérité qu'il n'y a pas du tout lieu d'en douter. Déjà ils nous menacent d'envoyer de puissans renforts contre nous, qui, comme ils se l'imaginent sont en marche pour consommer notre ruine ; déjà pleins d'orgueil en conséquence de l'aspect favorable que les affaires du Nord viennent de leur présenter, ils sont assez hardis de s'imaginer que la basse et vile crainte s'est réfugiée dans nos seins ; et avec de prétendues vues d'humanité ils nous exhortent à l'obéissance et nous promettent de nous sauver, pourvu toutefois que nous nous en remettions à la clémence du conquérant, et que nous courbions nos cous sous son joug.

Inouie insolence ! incomparable effronterie qui sera révoquée en doute en dépit de l'évidence de l'histoire ! Ces barbares osent nous imputer les maux que ce pays endure par leur perfide et perverse aggression, et nous rendent responsables de ceux qui à l'avenir pourront lui subvenir, si nous prolongeons notre résistance. Mais depuis quand des innocentes victimes ont elles été accusées de la férocité dont un barbare sacrificateur les a immolées ?—Ces infâmes déclamateurs ont bientôt oublié le tems auquel leurs armées sont entrées en Espagne, de quelle manière elles y sont entrées, quels postes elles ont occupés, quel fut le signal du combat qu'elles ont donné. Ils ont également oublié tout ce tissu d'atrocités sans exemple et sans cause, qu'ils ont exercé contre nous. Ils pensent que parceque leurs cœurs dépravés ne sont susceptibles que de bassesse quand ils sont les plus faibles, et d'atrocité lorsqu ils sont les plus forts, les esprits des Espagnols abandonneraient leur haute et juste espérance parceque le soutien d'un certain endroit leur manque. Qui leur a dit que notre énergie soit si peu prononcée ? la fortune interpose-t-elle des obstacles ? nous redoublerons nos efforts.— Devons nous encore rencontrer plus de fatigues et de dangers ? nous acquerrons plus de gloire.

Non, esclaves de Bonaparte, ne perdez pas de tems à débiter de vains sophismes, qui, à présent ne trompent plus personne. Dites franchement : il nous plait d'être les plus méchants des hommes, parceque nous nous croyons les plus puissans. Ce langage quoique celui des barbares, est du moins plausible et intelligible ; mais n'entreprenez pas de nous persuader que l'oubli de nos drois est sagesse, et la lâcheté, prudence. Quoique votre perversité nous ait placé entre l'ignominie et la mort, à quoi une nation magnanime peut-elle se résoudre, si ce n'est à se défendre jusqu'au dernier soupir, plutôt que de céder à une soumission si flétrissante ? Pillez, tuez et détruisez ; vous n'avez pas fait autre chose depuis 20 mois ; et quelle fin avez-vous obtenue ? vous seuls le savez. On le sait aussi dans les provinces où vous vous trouvez, où en proportion des calamités que vous leur infligez, l'insurmontable aversion avec laquelle ils vous regardent, et la haî-

ne vengeresse et éternelle qu'ils jurent à tous momens de vous vouer à jamais, se sont accrues et caractérisées.

Plier ! fléchir ! ces sophistes savent-ils bien ce qu'ils conseillent au peuple de toute la terre le plus tenace à leur honneur ! Ce serait une disgrace sans pareille dans les annales de notre histoire, si, après des efforts si admirables, et des succès si incroyables, nous tombions aux pieds de l'esclave couronné que Bonaparte nous envoie pour roi ; et pourquoi tomberions-nous à ses pieds ? Afin que, au milieu de ses impies orgies, des vils scélérats qui le flattent, et des déhontées prostituées qui l'accompagnent, il désigne avec son doigt les temples qui doivent être réduits en cendres, les héritages qui doivent être divisés parmi ses odieux satellites, les vierges et les matrones qui doivent être entraînées jusqu'à son sérail, les jeunes gens qui doivent être envoyé comme tribu au Minotaure français ? non, il n'est pas né pour nous gouverner, cet être impuissant et méprisable, qui souffre qu'on l'appelle Philosophe, et permet que de telles inouies atrocités soient commises en son nom, et devant ses yeux ; qui prétend sans rougir, aux dépens du sang des gens qui le méprisent gouverner une nation qui, unanimement le déteste.

Ne pensez pas Espagnols que la Junta emploie ce langage pour exciter votre valeur par des expressions artificieuses. Qu'est-il besoin de mots quand les choses parlent d'elles-mêmes avec une si puissante énergie ? Vos maisons sont démolies, vos temples détruits, vos champs abandonnés, et vos familles sont errantes, dispersées sur les plaines, ou précipitées dans le tombeau. Aurons-nous fait tant de sacrifices, la flamme de la guerre aura-t-elle dévoré la moitié de l'Espagne pour que nous abandonnions honteusement l'autre moitié pour une paix que l'ennemi cherche à se procurer, et qui nous sera encore plus fatale ? Car d'un tel imposteur, nous ne pouvons pas nous flatter de l'espoir d'un plus grand amélioremement dans les choses que celui que les Français eux-mêmes déclarent. Le Tartare qui les commande a décrêté que l'Espagne n'aura ni industrie, ni commerce, ni colonies, ni l'existence d'aucun corps politique. Des paturages vastes et solitaires où les moutons sont élevés, et qui fournissent les manufactures françaises de leurs précieuses toisons, un nombre considérable d'hommes prêts à être conduits au massacre ; la misère, la ruine et la dégradation dans toutes les parties de la peninsule ; telle est la destinée qu'il prépare au pays le plus favorisé du ciel. S'il était possible que notre indifférence fut si grande, qu'elle nous permit d'abandonner des intérêts si chers, pourrions-nous consentir à la totale destruction de la sainte religion dans laquelle nous sommes nés, et que dans tous nos actes civils et politiques nous avons juré de maintenir ? Abandonnerons-nous *les intérêts du ciel* et la foi de nos peres à la sacrilège dérision de ces frénétiques brigands ; et la nation espagnole renommée dans tout le monde par sa *piété rafinée* désemparera-t-elle le sanctuaire qui, pendant sept siècles entiers, et aux dépens de mille et mille batailles nos ancêtres défendirent contre la férocité impie des terribles Sarrasins ? Si ceci arrivait, les victimes qui ont déjà péri dans cette mémorable contestation éleveraient leurs têtes et nous diraient : ingrats et perfides misérables ! notre sacrifice a-t-il été fait en vain ? notre sang a-t-il été répandu inutilement ?

Non, braves patriotes : soyez en paix, et que cette amère appréhension ne trouble pas la tranquilité de vos tombeaux. Par vos glorieux exemples vous nous avez enseigné notre principal devoir, et nous sommes convaincus que la paix que nous devons ardemment désirer, n'est pas hors de notre portée, mais qu'elle est au devant de nous. C'est par la guerre et par des combats ; et à force de bravoure et d'intrépidité que doivent être obtenues cette tranquilité et ce repos dont ces malheureux nous ont privé. Craignons-nous de mourir ? d'autres sont morts avant nous, et ont ainsi tenu le grand serment que nous tous avons pris. Qui nous en a dispensé ? Qui a détruit cette alliance de gloire et de dangers dans laquelle nous nous sommes engagés ? notre pays est désolé, nous mêmes nous sommes insultés, et traités comme un troupeau d'animaux que l'on achête, que l'on vend, et que l'on tue à plaisir. Notre Roi... Espagnols, voulez vous que vos cœurs soient animés de cette énergie qui mène à la victoire ? Rappelez à votre esprit la vile et perfide manière dont cet abominable usurpateur vous l'arracha. Il prétendait être son allié, son protecteur, son ami ; et en lui donnant le baiser de paix, ses embrassades ne sont que le replis du serpent qui enchaînent l'innocente victime et l'entraînent en captivité. Une telle perfidie inconnue de la civilisation moderne et à peine mise en usage parmi les barbares n'était réservée que pour être employée contre notre monarque.

Là-bas, gémissant dans la solitude, dévoré de chagrin, et environné de satellites et d'espions, l'objet idolatré de votre espérance, celui que vous destiniez au trône afin qu'il régnât sur vous, inspiré par la bienveillance et la justice. Voyez-le, tourner sans cesse ses yeux en pleurs vers sa patrie, l'unique mère, (infortuné prince!) qu'il ait connu au monde; entendez-le dans ses tribulations invoquer la valeur de ses Espagnols chéris, et leur demander liberté ou vengeance. La paix n'existe pas, et ne peut exister pendant que les choses en sont à ce point. Que l'Espagne soit libre, fut au commencement le cri universel : que l'Espagne soit libre est maintenant le sentiment universel : si nous ne pouvons lui procurer sa délivrance, qu'elle devienne au moins un immense désert, un vaste sépulchre, où des tas de corps morts et de Français et d'Espagnols, montrent aux siècles futurs et notre gloire et leur châtiment.

Mais la fortune n'est pas si ennemie de la vertu pour réserver à ses défenseurs une si déplorable catastrophe. Il est écrit en haut, (et l'histoire de toutes les nations le démontre,) que le peuple qui aime décidément la liberté et l'indépendance, obtient, quoiqu'il arrive, ces bénédictions en dépit de tous les artifices et de toutes les violences tyranniques. La victoire qui n'est si souvent qu'un don de la fortune, est tôt ou tard la récompense de la constance. Qui défendit les petites républiques de la Grèce contre la barbare invasion de Xerxes? Qui reconstruisit le Capitol presque détruit par les Gaulois? Qui le sauva du foudroyant bras d'Hannibal? Qui, dans les siècles postérieurs mit le Suisse à l'abri de la tyrannie germanique; et qui donna l'indépendance à la Hollande en dépit de tout le pouvoir de nos ancêtres? Qui est-ce enfin qui vient d'inspirer les Tyroliens d'une si héroïque résolution que, quoique de tous côtés environnés d'ennemis, abandonnés de leurs protecteurs, et seulement instigués par l'horreur du tyran, ils ont abattu les arbres et les rochers des montagnes, et, par leur moyen ont détruit les bataillons du conquérant de Dantzic? Suivons sans crainte leur exemple; notre situation est la même, la même ardeur nous anime, le même espoir doit nous assister. Le Dieu des armées *pour lequel* nous combattons nous couvrira de son aile, et satisfait de la ferme et noble manière dont nous avons fait tête à l'adversité, à travers les dangers et les précipices, il nous conduira au trône de l'indépendance.

Espagnols : la Junta vous informe avec candeur de toutes ces choses, parcequ'elle n'aime pas que vous ignoriez un moment le danger qui menace la patrie : elle vous les apprend, avec la confiance que, au lieu de vous épouvanter, comme vos ennemis le présument vous leverez de nouvelles armées, et que vous vous rendrez dignes de la cause que vous défendez, et digne aussi de l'admiration de l'univers. Elle vous les apprend, parceque constituée sous l'obligation sacrée de sauver l'état, et certaine que le désir unanime des Espagnols est d'être libre à quelque prix que ce soit, les moyens et les recours quelque violens et quelque extraordinaire qu'ils puissent être; le secours des personnes quelque privilégiées qu'elles soient, ne manqueront pas d'être agreés et employés pour chasser l'ennemi. Dans un ouragan on jette des trésors dans la mer pour alléger un bâtiment, et le sauver du naufrage : les plus estimables effets, les plus riches et précieux vêtemens se livrent à la voracité des flammes afin de se soustraire à leur destructive ardeur, et d'échapper à l'incendie. C'est dans cette situation que nous nous trouvons : l'état est livré aux flammes, le pays touche à son plus haut degré de décadence. Force, richesse, vie, sagesse, conseils, tout ce que nous possédons lui appartient; et hésiterons-nous un moment d'apporter tout à ses pieds pour son salut et pour sa gloire? Périsse le vil égoiste qui manque à son devoir, et cache à ses frères ce qu'il doit pour la défense commune! Périssent mille fois les misérables qui, dans la vue de satisfaire leurs intérêts privés abusent de ce désintéressement universel! L'état les persécutera comme traîtres; et là où la flamme de l'enthousiasme ne luit pas, la crainte et la terreur peuvent produire des prodiges—et pourquoi non? notre ennemi n'omet aucun moyen pour nous détruire; et négligerons-nous d'en mettre plusieurs en œuvre pour nous défendre? Il y-a des provinces qui sont parvenues à chasser l'ennemi; et d'autres qui ont été assez heureuses pour n'en être pas envahies; ne risqueront-elles pas tout pour s'y soustraire? Nos braves soldats qui, exposés à l'inclémence des saisons, endurant les rigueurs de l'hiver, les chaleurs de l'été, et presque privés des choses les plus nécessaires à la vie, ont déjà soutenu deux campagnes, et bravé les dangers et la

mort dans cent batailles, où ils se sont battus, se prépareront à se trouver à d'autres sans être intimidés par le nombre, l'habileté ou la fortune de l'ennemi. Et nous, reposant tranquilement dans nos maisons; nous, qui sommes redevables de notre sûreté et de notre défense à leur héroïque dévouement et à leurs inexprimables fatigues, serons-nous si désireux de conserver nos richesses, et de ne pas renoncer à la moindre de nos jouissances?

La victoire est *à nous*; oui elle est à nous si nous pouvons continuer et terminer cette entreprise avec ce sublime enthousiasme dont nous l'avons commencée. De la force de tous, des sacrifices de tous, doit être composée cette masse colossale de fermeté et de résistance qu'il faut que nous opposions aux efforts de notre ennemi. Dans ce cas de quelle conséquence cela nous est-il si, de nouveau, il fait foncer les légions dont il peut se passer en Allemagne, ou l'essaim de conscrits qu'il est sur le point d'arracher à la France? Avec quatre-vingt mille hommes de moins nous commençames la guerre; avec deux cents mille hommes de plus il la provoca. Qu'il les remplace s'il peut, qu'il les envoie, ou qu'il les conduise dans cette *région de la mort*, aussi fatale aux oppresseurs qu'aux opprimés. Ajoutant à l'expérience de deux campagnes la force du désespoir et de la rage, nous détruirons ces bandits comme nous détruisimes leurs prédécesseurs; et la terre fertilisée par leur sang nous produira avec intérêt le produit qn'ils en ont consommé. Si les monarques du Nord, oubliant et ce qu'ils sont, et ce qu'ils peuvent être, consentent à rester esclaves du nouveau Tamerlan; s'ils achètent à ce prix la tranquilité d'un moment, jusqu'à ce que leur tour d'être dévorés vienne, qu'est-ce que cela nous fait à nous, qui sommes un *grand peuple*, et qui sommes résolus de périr ou de triompher? Lorsque pendant vingt mois nous avons eu le bras levé contre la tyrannie, en sommes nous à demander leur consentement? N'entrames-nous pas tous seuls dans la contestation? Seuls, ne soutinmes-nous pas une campagne? L'Europe au commencement refusa de le croire; quand elle vit cela, elle le regarda comme une explosion téméraire et momentanée; et lorsqu'actuellement elle considère les effets de notre constance et de notre magnanimité au milieu des revers que nous avons essuyés, elle les envisage comme un prodigieux phénomène émanant d'un tissu confus d'événemens politiques. Qu'elle continue à nous contempler avec admiration comme elle le doit, ou, si mieux elle aime, avec terreur. Aucun des secours essentiel à notre existence ne nous a manqué. Tous les jours notre liaison avec l'Amérique devient plus intime; c'est à son assistance favorable et généreuse que la mère-patrie doit tant; c'est aussi sur la loyauté et sur le zèle de laquelle, s'appuie une grande partie de nos héros.

L'alliance que nous avons formé avec la nation anglaise subsiste encore, et elle subsistera longtems; en prodiguant pour nous et son sang et ses trésors, elle s'est acquise des droits à notre reconnaissance et à celle des siècles à venir. Que de faibles gouvernemens ou des cabinets corrompus, prêtent l'oreille aux machinations de l'intrigue, ou aux suggestions de la crainte; qu'ils fassent et concluent des traités de paix illusoire du côté de celui qui les leur dicte, et honteux pour ceux qui les acceptent; que ces grands potentats délaissent la cause publique des nations civilisées et abandonnent inhumainement leurs alliés . . . . . la nation espagnole, oui, la nation espagnole quoique seule restera ferme au milieu des ruines du continent Européen. C'est ici que l'épée de la rancune est dégaînée contre l'exécrable tyran; jamais elle ne sera remise dans son fourreau; ici l'étendard de l'indépendance et de la justice est déployé pour n'être jamais plus roulé; hâtez-vous de vous rendre sous lui, o! vous Européens qui souhaitez vous dégager de l'abominable joug qui pèse sur vos têtes; vous qui ne sauriez former une inique alliance, et qui êtes indignés de la funeste et lâche désertion de ces princes trompés et égarés. O! Venez parmi nous. Le brave, trouvera ici des occasions d'acquérir le vrai honneur, le sage et vertueux trouveront du respect, et l'affligé un asyle. Notre cause est la même. Venez: et en dépit de tous les artifices et de tout le pouvoir du despote inhumain, vous verrez *comment nous lui résisterons*, et *comment* nous serons les arbitres de notre propre destinée.

Donné au Palais Royal de Séville, le 24 Novembre, 1809.

(Signé) L'Archevêque de

LAODICEA, *Président.*

PEDRO DE RIVERO,

Membre et Secrétaire Général.

DISCOURS DE NAPOLEON.

[Quoique le discours prononcé par l'Empepereur Napoléon au Corps Legislatif ne soit pas revêtu de sa signature, ni de la date du jour qu'il eut lieu, il nous parait porter l'empreinte de l'authenticité. Cette considération nous induit d'en insérer une copie dans notre Journal, afin de gratifier la curiosité de nos lecteurs. Le voici tel qu'il a été traduit des journaux Anglais.]

DISCOURS DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AU CORPS LÉGISLATIF.

" *Messieurs les Députés des Départemens du Corps Législatif.*

" Depuis notre dernière séance j'ai réduit l'Arragon et la Castille à la soumission, et chassé de Madrid ce gouvernement frauduleux que l'Angleterre avait formé. Je marchais sur Lisbonne et sur Cadix, lorsque la nécessité me força de revenir sur mes pas pour aller planter mes aigles sur les ramparts de Vienne. Trois mois ont suffi pour voir commencer et terminer la quatrième guerre Punique. Quoique je sois accoutumé au dévouement et au courage de mes armées, il faut cependant que je reconnaisse, sous ces circonstances, les preuves particulières d'affection que mes soldats d'Allemagne m'ont témoigné.

" Le génie de la France a conduit l'armée Anglaise. Elle a terminé ses projets dans les marais empestés de Walcheren. Pendant cette époque importante, je me trouvais à plus de quatre cents lieues de distance, étant certain que mon peuple acquerrait une grande gloire, et qu'il déploierait un grand caractère. Mes espérances n'ont pat été trompées—Je dois des remercimens particuliers aux citoyens des départemens des Pas de Calais et du Nord. Français ! Tous ceux qui auront la témérité de s'opposer à vous seront conquis et réduits à la soumission. Votre grandeur sera augmentée par la haine de vos ennemis. Vous avez devant vous une longue série d'années de gloire et de prospérité. Vous avez la force et l'énergie de l'Hercule des anciens.

" J'ai uni la Toscane à l'Empire. Les Toscans étaient dignes de cette marque d'affection, par la douceur de leur caractère, par l'attachement que leurs ancêtres nous ont toujours témoigné, et par les services importans qu'ils ont rendu à la civilisation de l'Europe.

" L'histoire m'indiquait la conduite que j'avais à tenir à l'égard de Rome. Les Papes, devenus souverains d'une partie de l'Italie, se sont constamment montrés les ennemis de tout pouvoir prépondérant dans la Peninsule. Ils ont employé leur pouvoir spirituel pour l'outrager. Il m'était donc démontré que l'influence spirituelle, exercée dans mes états par un souverain étranger, était contraire à l'indépendance de la France, à la dignité et à la sureté de mon trône. Cependant, comme je reconnais la nécessité de l'influence spirituelle des descendans du premier des pasteurs, je n'ai pas pu mieux concilier ces grands intérêts qu'en annullant la donation des Empereurs Français mes illustres prédécesseurs, et en unissant les états de Rome à la France.

" Par le traité de Vienne tous les rois et les autres souverains mes alliés, qui m'ont donné des preuves non équivoques de leur constante amitié, ont acquis et ils acquerront encore de nouveaux accroissemens de territoire.

" Les provinces Illyriennes étendent les frontières de mon grand empire jusqu'à la Save. Contiguës à l'empire de Constantinople, je me trouverai dans une situation favorable pour veiller sur les premiers intérêts de mon commerce dans la Méditerranée, l'Adriatique et le Levant. Je protégerai la Porte si elle se retire de l'influence fatale de l'Angleterre. Je saurai comment la punir, si elle souffre d'être gouvernée par des conseils artificieux et perfides.

" J'ai désiré donner à la Nation Suisse une nouvelle preuve de mon estime, en ajoutant à mes titres celui de leur médiateur, et ainsi, mettre une fin à toutes les inquiétudes qu'on s'efforçait de semer parmi ce brave peuple.

" La Hollande, placée entre l'Angleterre et la France, est également froissée par les deux. Cependant elle est le débouché des principales artères de mon empire. Des changemens deviendront nécessaires ; la sûreté de mes frontières et les intérêts bien entendus des deux pays l'éxigent impérieusement.

" La Suède a perdu après une guerre désastreuse, par son alliance avec l'Angleterre, les plus belles et les plûs importantes de ses provinces. Quel bonheur aurait-ce été pour cette nation, si le sage Prince qui la gouverne à présent, avait monté sur le trône quelques années plutôt ! Cet exemple prouve de nou-

veau aux Rois qu'une alliance avec l'Angleterre est le plus sûr présage de leur ruine.

" Mon allié et mon ami, l'Empereur de Russie a uni à son vaste empire, la Finlande, la Moldavie, la Valachie et un district de la Galicie. Je ne suis point jaloux de tout ce qui peut contribuer au bien de cet empire. Mes sentimens pour son illustre souverain sont en unison avec ma politique.

" Lorsque je me montrerai au delà des Pyrennées, le léopard effrayé se sauvera à l'océan, pour éviter la honte, la défaite et la mort. Le triomphe de mes armes, sera le triomphe du génie du bien sur celui de la méchanceté; de la modération, de l'ordre et de la moralité, sur la guerre civile, l'anarchie et les passions effrénées. Mon amitié et ma protection rétabliront, je l'espère, la tranquilité et le bonheur au peuples des deux Espagnes.

Messieurs les députés des départemens du corps législatif, j'ai donné les directions nécessaires à mon ministre de l'intérieur, de mettre devant vos yeux l'histoire de la législation de l'administration des finances de l'année qui vient de finir. Vous verrez qu'on s'est conformé avec la plus grande activité à toutes les idées que j'avais conçues pour le bonheur de mon peuple. Qu'à Paris aussi bien que dans toutes les parties les plus éloignées de mon empire, la guerre n'a pas occasionné le plus petit délai dans les travaux publics. Les membres de mon conseil d'état vous soumettrons divers projets de lois, et spécialement la loi sur les finances; vous y verrez leur condition prospère. Je ne demande à mon peuple aucun nouveau sacrifice, quoique les circonstances m'ayent obligé de doubler mes moyens militaires.

MELANGES.

.....

PENSÉES DE W. SHENSTONE.

1.

Les vertus ainsi que les essences, perdent leurs parfums lorsqu'on les expose: comme la Sensitive elles ne souffrent point une approche trop familière.

2.

J'ai souvent pensé que les hommes forment la plupart de leurs idées de beauté, concernant la porportion, la couleur, &c. sur leurs propres personnes.

3.

Je crains que l'humilité ne soit au génie, ce qu'un éteignoir est à une chandelle.

4.

Les hommes sont quelquefois accusés d'être fiers, purement parceque leurs accusateurs le seraient, s'ils se trouvaient dans leur situation.

5.

L'orgueil et la modestie se trouvent quelquefois réunis dans le même caractère, et ce mélange est aussi salutaire que celui du vin et de l'eau. La plus mauvaise combinaison est celle de l'avarice et de l'orgueil, parceque la première naturellement détruit le bien que l'orgueil peut par hazard produire. Je veux dire la dépense.

6.

Ce qui porte les hommes d'esprit à employer des airs de supériorité, c'est le mépris des sots orgueilleux qui, autrement, s'enfuiraient avec les privilèges des hommes d'esprit.

7.

Empruntez six sous aux Muses, et elles vous diront qu'elles n'ont point d'argent, mais que désormais elles vous fourniront cinq mille livres.

8.

L'homme en général, a les bonnes ou mauvaises qualités qu'il attribue au genre-humain.

9.

Nous découvrons plutôt nos propres faibles dans un étranger, que tout autre faible.

10.

Un homme d'esprit ne peut-être justement estimé que par un homme d'esprit: un sot que par un sot: nous devrions agir d'après ce principe.

11.

L'Espoir est un flatteur, mais le plus juste de tous les parasites, puis-

qu'il visite également la cabane du pauvre et le palais de son supérieur.

12.

L'on peut aisément se défendre contre l'ambition jusqu'à l'age de vingt-cinq ans .... Ce n'est pas l'age de l'ambition.

(Traduit de l'Anglais.)

—

[A ces pensées de Shenstone qui nous ont été communiquées nous en ajouterons quelques autres tirées de notre portefeuille.]

1.

Le caractère n'est pas dans l'esprit mais dans le cœur.

2.

Après le plaisir d'aimer et d'être aimé, je ne connais pas de sentiment plus délicieux que celui de pardonner.

3.

Les consolations que nous devons à notre cœur sont les plus douces et les plus nobles à la fois, mais elles ont cet inconvénient, que lorsqu'elles viennent à nous être enlevées, nous n'en sommes que plus malheureux.

4.

Un homme posséderait, ce me semble, un certain dégré de mérite personnel, s'il pouvait réunir l'esprit, le goût et les manières d'un Français, l'imagination d'un Italien, le jugement et la solidité d'un Anglais, et le cœur d'un Allemand.

5.

Harmonie de toutes les facultés, vérité, candeur, voilà le dernier dégré de la perfection humaine.

6,

La foule sotte et remplie de préjugés ne pouvant pas s'élever à la hauteur de l'homme de génie, le rabaisse à son niveau et juge ses actions par sa propre bassesse.

7.

L'esprit est un feu follet, qui n'éblouit qu'un moment et qui souvent égare ; le génie au contraire est une flamme pure, céleste et éternelle, qui au milieu des plus épaisses ténèbres n'abandonne jamais entièrement celui qui se fie à sa conduite.

8.

Il en est des hommes supérieurs comme de certains tableaux. Il leur faut une hauteur et une exposision particulière pour paraître à leur avantage.

9.

La véritable modestie est de savoir apprécier les autres, et de savoir s'apprécier soi-même.

10.

Un homme sans élévation ne saurait avoir de la bonté ; il ne peut avoir que de la bonhommie.

11.

Il y a peu de protecteurs, qui ne disent comme Satan : *si cadens adoraveris me.*

12.

Il y a des protecteurs qui font acheter bien cher leur protection. En pareil cas la reconnaissance du cœur devient impossible ; il ne reste que la reconnaissance de la raison.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES, &c.

—

FRANCE.

M. *Seguin* vient d'ajouter une nouvelle méthode à celles qui ont été suggérées depuis peu pour améliorer l'alun ordinaire en le séparant du fer qu'il contient. Cette méthode est fondée sur la solubilité différente de l'alun pur et de l'alun mêlé de fer. Il dissout seize parties d'alun commun dans vingt-quatre parties d'eau, les crystallise, et obtient ainsi quatorze parties d'alun d'une qualité égale à l'alun Romain, et deux parties à peu près égales à l'alun de Liège. Ce procédé pourrait être employé avec succès dans des manufactures d'alun de manière à obtenir d'abord un alun de la valeur d'un tiers de plus, qu'il ne vaut dans son état impur.

Le célèbre voyage de MM. *De Humboldt* et *Bonpland* est actuellement à sa quatrième livraison. Cette partie de l'ouvrage qui forme deux volumes in quarto, renferme les observations astronomiques, les opérations trigonométriques et les mesures prises avec le baromètre. M. de Humboldt a pensé qu'il était convenable de publier l'ensemble des observations originales, afin qu'on pût voir quel degré de confiance on peut placer dans les résultats, qui en ont été déduits. Les calculs ont été faits par M. Oltmans d'après les meilleures tables. Les observations magnétiques avec un examen de ces observations, ainsi que de celles de Cook, Vancouver et autres astronomes, fait par Biot, occupent le second volume. Les latitudes et les longitudes de plusieurs endroits déduites d'observations astronomiques ont été publiées en latin dans un traité particulier.

—

M. Denis Santi, Professeur d'Achitecture à Rome, a été invité à Rome par le Cardinal Fesch qui fait bâtir un palais dans la rue du Montblanc. Cet édifice sera embelli de colonnes en marbre, travaillées à Rome aussi bien qu'une superbe statue représentant l'*Immaculée Conception* et qui sera plaçée dans la chapelle.

—

M. Botta, membre du Corps Législatif, déjà connu par sa *Flora medicale di Corfu* vient d'achever en Italien l'histoire de la guerre américaine. Cet ouvrage qui forme six volumes in 8vo. se distingue éminemment par sa clarté, sa fidélité et son impartialité. Il possède également le mérite bien rare d'être écrit dans le style le plus pur, qui rappelle avec force aux amateurs de la langue Italienne, les beautés des écrivains, qui ont donné tant de lustre au siècle de Léon X.

—

Le cabinet Phello plastique de M. Stamaty, a été exposé pendant quelque tems à Paris. Il consiste de figures en bois de liège, représentant les monumens les plus importans et les plus curieux de l'ancienne Rome et du midi de la France. Rien n'est plus favorable pour représenter des ruines, que le bois de liège ; sa couleur et l'inégalité de ses pores, ajoutent à l'illusion ; mais il est très difficile à tailler, et des ouvrages aussi délicats, que ceux de M. Stamaty, exigent une patience infinie. Cet artiste a mis vingt ans à exécuter les articles qu'il expose dans le moment actuel. Il y en a plus de quarante, parmi lesquels se trouvent le grand Panthéon d'Agrippa, maintenant l'église de la Rotonde à Rome ; la tour de Pise avec huit rangées de colonnes, inclinée de de sept brasses et demie ; l'arc de triomphe de Septime Sévère, celui de Constantin, le Pont du Gard avec trois rangs d'arches, la maison carrée de Nismes, &c. &c. méritent une attention particulière.

—

Il y a à Nice, dans le quartier de Cimiez, un amphithéâtre Romain, qui a toujours attiré la curiosité des voyageurs. Ce monument de l'antiquité, qui méritait d'être conservé avec le plus grand soin, a été tellement négligé, que la plupart des gradins ont été couverts de terre, et l'ensemble ne présentait qu'une masse informe d'édifices anciens entremêlés de maisons d'une construction plus moderne. Le propriétaire actuel résolu de réparer les erreurs de ses prédécesseurs a fait découvrir à peu près le tout de l'ancien édifice, dont plusieurs parties sont parfaitement bien conservées. Il a fait dé-

molir les bâtimens qui pouvaient intercepter la vue de plusieurs autres parties, et il a fait tirer un mur autour de l'ensemble. La peine qu'il s'est donné a déjà obtenu une partie de la récompense qui lui est dûe, par la découverte d'un grand nombre de médailles, qu'on a trouvé en opérant ces changemens.

—

M. DARCET a prouvé par une suite d'expériences que la Soude purifiée par l'Alkchal, n'est pas très pure, comme on l'avait supposé, et que les analyses jusqu'ici faites à cet égard, sont inexactes Il préfère des carbonates, pour s'assurer de la proportion relative des acides et des bases dans les sels neutres.

—

L'art d'employer la pierre pour en tirer des impressions continue d'être pratiqué avec le plus grand succès. A Stutgard on a établi une imprimerie, où l'on donne à cette nouvelle invention la plus grande étendue possible. Jusqu'ici on en a fait principalement application à la gravure de la musique.

—

M. DEGEN, horloger de Vienne, a inventé une machine, au moyen de laquelle une personne peut s'élever dans l'air. Elle est formée de deux parachutes de taffetas, qui peuvent être pliés et dépliés à volonté, tandisque la personne qui les fait agir se trouve placée an milieu. M. Degen en a fait plusieurs expériences devant le public, et il s'est élevé à la hauteur de cinquante pieds, en volant dans diverses directions avec la célérité d'un oiseau. On a ouvert à Vienne une souscription, pour mettre l'inventeur à même de perfectionner sa découverte.

—

Le Baron de LUTGENDORF, si bien connu par ses voyages, a inventé une machine au moyen de laquelle une personne peut exister sous l'eau sans avoir à craindre d'être noyée. C'est une espèce de cuirasse, qui permet au corps de prendre toutes les positions possibles, et dont on peut attendre les plus grands avantages pour sauver des personnes prêtes à être noyées. La police de Vienne a acheté un nombre considérable de ces machines, dans l'intention de faire donner des secours aux personnes qui pourraient se noyer dans le Danube.

—

M. WOLTMANN vient de publier un ouvrage très intéressant et très bien fait sur les ouvrages hydrauliques aux environs de Hambourg. L'auteur y a fait entrer plusieurs idées nouvelles et curieuses. Ce fut lui qui dirigea les ouvrages nouveaux construits dans le port de Hambourg et à l'embouchure de l'Elbe.

—

L'observatoire de Seeberg près Gotha a été mis sous la direction de M. de Lindenau, qui succède à M. de Zach, cet illustre astronome ayant accompagné la duchesse douairière de Gotha dans le midi de l'Europe. Le duc actuel fait les efforts les plus honorables pour rétablir cet établissement dans toute son ancienne splendeur et pour appliquer à cet effet les fonds que le duc Ernest avaient assignés à la même destination. M. Schroeter, mécanicien très distingué, est chargé d'examiner tous les instrumens. Les ouvrages nombreux relatifs à l'astronomie, qui faisaient partie de la bibliothèque du dernier duc, ont été placés sous la surveillance de M. de Lindonau ; il s'y trouve entre autres toute la bibliothèque du célèbre Bernouilli, qui n'avait jamais été déballée depuis qu'on l'avait achetée.

POESIE.

MORT DE CLORINDE..

(Fragment de La Jérusalem Délivrée.*)*

—

Enfin l'heure est venue où le barbare sort
De la fière Clorinde a résolu la mort.
Le glaive du guerrier, pénétrant son armure,
Lui déchire le sein d'une large blessure.
Son sang coule aussitôt à flots impétueux;
Une éternelle nuit se répand sur ses yeux.
A ce terrible coup la guerrière succombe.

Tancrède la menace, il la presse, elle tombe.
Soudain du haut du ciel, pour dissiper l'erreur,
L'auguste vérité pénétre dans son cœur.
Et surmontant la mort qui presse sa paupiére,
D'une débile voix la mourante guerrière,
A son cruel amant adresse ce discours:

"Tu l'emportes. La mort va terminer mes jours
"C'en est fait. Mais je meurs sans désir de vengeance....
"A mes derniers momens prête ton assistance,
"Guerrier, de Mahomet le langage imposteur
"A trop long-tems, hélas! empoisonné mon cœur.
"Loin de moi de ton Dieu détourne la colère,
"En versant sur mon front une onde salutaire
"Qui lave mes erreurs et qui m'ouvre les cieux."

Elle dit: ce discours, ces accens douloureux,
Au malheureux Tancrède arrachant quelques larmes,
Ont fait naître en son cœur de secrètes alarmes.

Près de ce lieu fatal coule un faible ruisseau.
Le guerrier dans son casque y court puiser de l'eau,
Et revient s'acquitter d'un pieux ministère.
Il aborde, troublé, son mourant adversaire,
Et levant sa visière..... O surprise! ô douleur!
Tancrède a reconnu l'objet de sa fureur.
Il revoit sa Clorinde, il revoit son amante;
En quel état, ô ciel! Il la revoit mourante,
Et pour comble d'horreur, c'est lui qui de ses jours
D'une main sanguinaire a terminé le cours.
Il allait succomber à sa douleur mortelle.
Quand, s'armant tout à coup d'une force nouvelle,
Il se hâte d'ouvrir le céleste séjour
A l'objet expirant d'un malheureux amour.
Au son des mots sacrés, qui frappent son oreille,
Du sommeil de la mort Clorinde se réveille.
Sur son visage brille une douce gaité,
Son front de l'innocence a la sérénité,
Sur sa bouche vermeille un doux sourire expire,
Ses traits sont animés, dans ses yeux on croit lire:
" Je vois s'ouvrir le ciel au gré de mes souhaits,
" Et quittant ce séjour, j'y vais monter en paix.

Sur son visage alors la pâle violette,
D'une prochaine mort, trop fidelle interprête,
Chasse, mêlée au lys, les roses de son teint.
Clorinde élève au ciel son regard presque éteint,
Et, soulevant à peine une main languissante,
Comme un gage de paix au héros la présente.
Aussitôt elle expire. Et fermant ses beaux yeux,
Elle semble jouir d'un sommeil gracieux.

LE PASQUIER.

Résumé Politique.

Par les nouvelles qui sont arrivées de France, nous apprenons que le 12 Decembre le ministre de l'intérieur soumit son rapport ou exposé de la situation de l'empire français au corps législatif; vers la fin duquel il donne une esquisse des relations de la France avec les autres nations. Ce qui concerne particulièrement les Etats-Unis se trouve ci-après.

Son excellence termine son rapport par l'examen des relations politiques de la France avec les pouvoirs étrangers. Il dit que la paix avec la Suède ne tardera pas d'être signée—que la Hollande, également froissée par l'Angleterre et la France, éprouvera un changement; *que les relations avec les Etats-Unis de l'Amerique étant seulement suspendues pour le moment, reprendraient bientôt leur marche naturelle;* que la partie de la Pologne ajoutée au grand duché de Varsovie est délivrée du joug autrichien prospérera sous les loix du Roi de Saxe; qu'une amitié sincère unissait la Russie à l'empire Français—et finalement que les rois alliés de la France recevront un accroissement de territoire.

Dans notre prochain numéro nous donnerons les détails des batailles qui ont eu lieu en Espagne.

Le prix de L'Hémisphère est de dix gourdes par an, payables d'avance.

Imprimé et publié par J. J. Negrin.